



CULTURE

THÉÂTRE DU GRÜTLI

# Strindberg, incontestablement un maître du paroxysme

*Haine, ennui, vengeance, hypocrisie. Le tout exacerbé. Vue par Andrea Novicov, «La danse de mort» de Strindberg assume son dément paroxysme.*

**A**lice et Edgar. Vingt-cinq ans de vie commune et autant d'années de discorde. Aujourd'hui usée, vidée, mais toujours et encore rejouée. Jour après jour. Soir après soir. Puisqu'il faut bien durer, endurer.

Pâles fantômes de leur existence ratée, voici donc deux époux à jamais stockés dans leur salon, condamnés à soupirer leur ennui figé. A ce paroxysme de la haine-ennui, succéderont d'autres états tout aussi noirs, tout aussi exacerbés. Car *La danse de mort* d'August Strindberg est «un condensé de plusieurs courants –réalisme, expressionnisme, fantastique– prêts à exploser», énonce le metteur en scène Andrea Novicov. Qui a su très habilement exploiter les avers et revers de cette pièce créée à la Grange de Dorigny en janvier dernier et reprise au Théâtre du Grütli jusqu'au 4 octobre.

## BÂILLEMENT CONTRE L'ENNUI

«Ne vois-tu pas que nous répétons toujours les mêmes choses? (...) Quand tu m'as dit à l'instant: «Dans cette maison, en tout cas, c'est bien vrai», j'aurais dû répondre: «Ce n'est pas seulement la mienne.» Mais comme j'ai déjà dit cela cinq cents fois, aujourd'hui j'ai bâillé pour changer le menu.» Un bâillement contre l'ennui, voilà tout l'exotisme que peut s'offrir Edgar (Georges Gbric) coincé avec sa tendre et adorée Alice (Naara Salomon) dans une tour-mouroir sur une île-mausolée... de quoi sentir le spectre. Et d'emblée, c'est bien la lecture que nous propose le metteur en scène, désireux de sortir d'un Strindberg psychologique (rapport hommes-femmes) ou philosophique



Vingt-cinq ans de mariage, vingt-cinq ans de discorde. M. Riedy

ne Suisse d'origine argentinorusse préfère une perception émotionnelle, soit le tourment infernal d'«âmes en peine incapables d'accéder à la paix intérieure».

D'où l'effet de contagion subi par Kurt (Jean-Luc Farquet), le cousin de madame, à qui l'on doit ce face-à-face acide. N'est-ce pas lui qui, il y a vingt-cinq ans, a précipité la jeune et talentueuse Alice, alors comédienne, dans les bras du soudard Edgar? Ou plutôt, n'est-ce pas lui qui a refilé au brillant capitaine plein d'avenir cette acariâtre créature juste bonne à incendier les bonnes? N'attendez pas de Strindberg qu'il tranche: en brouilleur de pistes patenté, il s'amuse à semer la confusion. D'abord

teur sans cesse contrarié dans son processus d'identification.

Relayant parfaitement ce penchant pour la mystification, Andrea Novicov travaille l'artifice. Artifice du décor (Sabine Crausaz), qui affiche sans vergogne la décrépitude avancée d'un intérieur bourgeois; artifice du jeu, surtout, qui, via le maniérisme appuyé, dit l'usure et l'excès. Alors, l'intrigue disparaît au profit d'une chorégraphie de la dérive d'où les survivants ressortent plus pathétiques que jamais. Mais aussi plus touchants...

MARIE-PIERRE GENECAND

*La danse de mort* d'August Strindberg, mise en scène d'Andrea Novicov, au Théâtre du Grütli (16, rue du Général-